

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	128 (1983)
Heft:	3
Artikel:	Un bel exemple de plus à mettre au crédit de la résistance dans la Ligne Maginot : notes de combat du chef de la Casemate Nord d'Oberroedern
Autor:	Vialle, Henri
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-344509

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un bel exemple de plus à mettre au crédit de la résistance dans la Ligne Maginot:

Notes de combat du chef de la Casemate Nord d'Oberroedern

par le lieutenant-colonel Henri Vialle

La lecture du livre Combat dans la Ligne Maginot, du lieutenant-colonel Rodolphe — dont vient de sortir la deuxième édition suisse — a remis en cause pas mal d'idées toutes faites sur la prétendue inefficacité de ce système fortifié. Pour nous Suisses, nous y avons trouvé une source remarquable de réflexion sur la conception d'une fortification moderne, sur sa conduite et son aptitude au combat. Les étrangers, et en particulier de nombreux lecteurs français, y ont appris des faits qu'ils ne connaissent pas, et qui font honneur à leur pays.*

Nous avons donc pensé intéresser les lecteurs de la RMS en présentant ici les Notes de combat du lieutenant-colonel Vialle, lieutenant et chef de la casemate d'Oberroedern Nord (au nord de Haguenau, non loin de Schoenenbourg) en 1940, que nous remercions de nous avoir autorisé à les reproduire.

Lieutenant-colonel J.-J. Rapin

I. Notes de combat du chef de la Casemate Nord d'Oberroedern.

19 juin, 15 h. 30: La cloche sud-est (Augusseau et moi) aperçoit se dirigeant vers la côte 175,7 un immense drapeau blanc monté sur un engin auto et convoyé à faible distance par une troupe de fantassins ennemis d'environ cinquante hommes. Même phénomène partant de la côte 181 et gagnant le fond de la vallée du Seebach. Ces drapeaux sont observés également par le lieutenant Beck (casemate d'Aschbach est) et nous

ouvrons le feu simultanément à 1200 m sur ces « messagers de paix » (ordre du SFH qui nous avait été notifié la veille).

17 h. 30: Le bombardement continue d'une façon un peu plus dense cependant, et, durant une heure quarante, avec assez d'intensité. Assez grand nombre de coups au but.

20 h. 10: Par téléphone, on nous signale qu'une fusée verte est apparue chez l'ennemi signifiant: «Nous attaquons.»

20 h. 30: Des fantassins ennemis apparaissent à 300 m de l'enceinte. Ils prennent pied dans l'élément du boyau qui conduit au poste de guettement. Il semble qu'un de nos pièges ait bien

* En vente auprès de l'Association Saint-Maurice, plt Blanc, avenue Druey 17, 1018 Lausanne.

fonctionné. En tous cas, une solide rafale de la cloche qui prend ce boyau d'enfilade en couche quelques-uns et stoppe les suivants.

Nuit: Relativement calme, visibilité mauvaise. Nous réparons les projecteurs (Guillemette et moi) et dégagons les cloches qui sont à moitié enterrées.

20 juin: Dès le début de la matinée, le pilonnage de l'artillerie recommence ininterrompu et s'étend sur toute la crête des Aschbach. Cela ressemble plus à une préparation qu'au harcèlement auquel nous sommes habitués depuis pas mal de temps. Le béton résiste parfaitement.

Après-midi: Nous apprenons que l'ouvrage de Schoenenbourg a été bombardé par l'aviation. L'ouvrage demande qu'on lui signale par priorité tout passage d'avion pour lui permettre d'éclipser ses tourelles.

15 h. 30: Les casemates G16, G17, G18 sont prises à partie par l'aviation. Nous voyons l'explosion de grosses bombes. Je note au passage les impressions du lieutenant Didier (abbé Didier) qui commande G17: «Très curieux, on se croirait en bateau... vous verrez!»

Un peu plus tard: Le coup de téléphone de Didier a été le dernier reçu à la casemate. Le bruit d'avion s'intensifie. Je suis à la lunette du 47 nord. Cela se passe au-dessus des casemates d'Aschbach. Plusieurs bombes tombent dessus. Impression de volcan. Quand ce sera notre tour!...

A défaut de mieux, je tire au 47 sur

les avions pour me donner l'impression d'intervenir!...

Cette fois c'est pour nous. La première bombe est dans l'enceinte. Quelle secousse! Les deux tiers de l'équipage est aux armes et le dernier tiers au repos.

Mais voici la bombe au but. Seconde formidable. Plus de lumière. Tout est renversé à l'intérieur. Poussière de béton. Quelques cris. Une odeur âcre qui étouffe. Bousculade générale. De ma place, j'ai l'impression qu'il y a des touchés.

Je saute au central téléphonique. Tous les volets sont tombés. La manivelle tourne à vide. J'ai l'impression que c'est l'étage supérieur qui a pris et que la caponnière d'entrée est effondrée. Pourtant, les chambres de tir sont intactes. Les hommes se bousculent en panique pour gagner l'étage inférieur en mettant leur masque. Je hurle que c'est ridicule, qu'il n'y a pas de danger de gaz.

Pourtant en descendant, je sens moi-même une odeur de chlore de courte durée, sans doute provenant des latrines.

Je groupe tout le monde dans la chambre des ventilateurs sans me rendre compte que c'est l'endroit devenu le plus fragile.

Je grimpe sur mon lit avec la liste d'appel. Tout le monde est là. Cela détend les nerfs, les miens en premier.

J'ai un bel argument: «Equipage intact, armement intact. Nous pouvons remplir notre mission, etc.»

Ensemble, nous poussons une

«Marseillaise» d'un seul cœur et je donne l'ordre: «Tout le monde en haut!»

Entre-temps, Augusseau avait remis le moteur en marche. La lumière et le bruit sympathique du diesel montrent que tout n'est pas perdu.

Il était temps. Je bondis dans la cloche sud-est avec Gury et chacun reprend son poste. Je constate alors que le boche est dans l'enceinte. Il arrive par le boyau et attaque par l'est. La cloche de mitrailleuse va avoir du travail. Mon FM est bloqué et inutilisable. Je change de cloche. Par trois fois, je lance la fusée «6 feux verts» demandant «tirez sur moi». Sauf Aschbach-est, personne ne la voit.

La cloche de mitrailleuse, comme je l'avais prévu, fait du bon travail. Braleret en caleçon et Augusseau conduisent splendidement, malgré des ennuis mécaniques, et couchent trois Allemands, dont l'un à bout portant, sur le plan incliné de la cloche, malgré l'emploi par l'assaillant de grenades fumigènes qui les aveuglent.

Le sergent Renard dans sa chambre de tir n'a que son canon pour tirer contre du personnel. Je lui hurle de tirer quand même, comptant sur l'effet du souffle. Il y a des Allemands à 2 mètres de sa lunette. Le souffle du 47 est formidable et, canalisé par la visière de béton, produit plus que l'effet attendu en dégageant immédiatement les abords des intrus qui s'étaient infiltrés là.

De mon perchoir où j'ai mis le mortier de 50 en batterie, je vois tout à

coup la progression du boche cesser. J'envoie des projectiles coup sur coup. Bon travail. Les Allemands se replient en rampant le long du caillebotis qui mène aux anciennes latrines extérieures. C'est que Beck tire dans l'enceinte depuis Aschbach d'où il peut suivre une partie du combat. En colonne par un, les boches rampent sur l'itinéraire de repli, le même qu'à l'aller, et s'empêtront dans le barbelé de la brèche qui leur a permis de pénétrer dans l'enceinte. Le mortier de 50 est une arme fragile mais excellente. Je fais un tir d'exercice. D'ailleurs, je suis vite repéré. Une mitrailleuse allemande s'époumonne sur ma cloche. Mais le calibre change tout d'un coup et mon mortier me saute des mains, cassé en deux. J'appelle d'urgence le second et je recommence. Pas longtemps. Un coup de tonnerre, un épiscope vient de sauter. Je dégringole au fond de la cloche complètement abasourdi. J'ai la figure en sang mais j'en suis quitte pour l'émotion, en dehors de l'impression d'un coup de marteau sur la tête.

Le boche s'acharne maintenant sur cette malheureuse cloche inoccupée avec du plus gros calibre. C'est une véritable dégringolade de ferraille dans le puits de la cloche.

C'est égal, j'ai l'impression que le coup a manqué. Je fais le tour des emplacements de tir. Chacun est à sa place. Je leur crie la victoire. J'embrasse Auguseau et Braleret.

Il en reste pourtant dans l'enceinte qui n'ont pas pu se replier et se cachent

dans les entonnoirs de bombes. Les goulottes lance-grenades fonctionnent sans arrêt. Par un créneau de défense rapprochée, j'aperçois à 6 mètres un casque vert. Je vide dessus mon 92.

La chambre N-O a eu moins de travail. Je lui ai confié la mission de surveiller les dessus des Aschbach pensant que nos voisins allaient en prendre autant.

Mais c'est le bloc Kerneis qui est pris à partie. Le blockhaus flambe soudain. Les Allemands y prennent pied. L'adjudant Limosin en descend un et Aschbach-Est les autres.

17 h: Petit à petit, tout rentre dans le calme. L'enceinte doit être complètement évacuée par les survivants, mais Sontag à la porte pousse des hurlements. Il en voit un à 5 mètres et son revolver ne part pas. Il court vers moi, me passe son arme et le coup part dans le pied de Limosin. Quelle déveine. Le premier blessé à l'intérieur et par moi...

Le fritz de Sontag, je le reconnais subitement. C'est un rescapé du bloc Kerneis. Il l'a échappé belle. C'est ce brave Dupuis «trois fois miraculé», la dernière au prix de la blessure de



Le Boche s'acharne maintenant sur cette malheureuse cloche...

Limosin qui est heureusement une égratinure superficielle.

Je me décide à envoyer des nouvelles à l'extérieur. Deux volontaires: Rehberger et Brethe. Ils partent pour joindre le capitaine Quinet, commandant du quartier. Je ne les reverrai qu'après l'armistice, leur mission remplie magnifiquement au prix de péripéties sans nombre.

La journée se termine calme, nous revenons de loin.

Nuit du 20 au 21: Calme. Quelques rafales de mitrailleuses. Nous sommes sur les dents. On remet de l'ordre. Les cloches sont très abîmées. Toutes les rotules sont arrachées, l'armement de cloches inutilisable, les télescopes et épiscopes en miettes.

J'y fais cependant placer des FM de défense rapprochée en équilibre sur des sacs à terre. Je m'attends à ce que l'attaque reprenne d'un instant à l'autre.

21 juin: Matin calme. L'après-midi, les avions reviennent. Nous sommes à bout de nerfs. On perd la notion du temps et de tout. Je vais de l'un à l'autre pour les secouer de leur torpeur. D'ailleurs, les stukas se remettent au travail. Cette fois, j'ai bien l'impression que nous allons être écrasés au milieu de notre ferraille. Les cloches sont à nouveau prises à partie, de terre. Nos FM sont en bouillie. Cela va recommencer. Mais non, cette fois l'infanterie n'a pas suivi.

Nuit du 21 au 22: Calme.

22 juin: Matinée calme. L'après-midi, l'artillerie se remet en danse. Nous

sommes plus qu'à bout de nerfs. Aucune nouvelle encore de l'extérieur. Mes essais de communication optique avec Beck (signaux de lampe de poche dans l'âme du 47) ont échoué. L'armistice qu'on sentait déjà proche avant ces trois jours, va-t-il nous sortir de là? Non, sans doute, il leur faut une victoire par ici.

La tête éclate... Qu'est-il arrivé aux voisins? Les Aschbach ont l'air solide, mais la casemate Sud, les Hoffen? Où en sommes-nous?

Soirée: Deux visiteurs. Ce sont Goetz et Fraude du groupe franc. Ils nous mettent du baume sur le cœur. L'armistice que nous ne jugeons pour l'instant que dans la mesure où il nous fait échapper à un sort certain, est imminent...

Puis la visite du lieutenant Beck qui nous confirme la fin prochaine.

Tout se calme en effet. A la tombée de la nuit, nous enterrons quatre Allemands et prions sur leurs tombes. C'étaient des types courageux.

23 et 24 juin: Journées calmes. Nous pouvons nous aventurer à l'extérieur pour constater les résultats de la bataille et ramasser du matériel abandonné. Nous sommes cependant toujours sur nos gardes.

25 juin: A 8 heures du matin, je reçois un agent de transmission du lieutenant Rieffel annonçant la signature de l'armistice. Delsart a été tué dans sa cloche.

Reste le nettoyage du terrain. Nous creusons 14 tombes dans l'enceinte. Ce sont 14 ennemis courageux. Le butin

est considérable et nous prouve combien nous l'avons échappé belle: six mitrailleuses et pistolets mitrailleurs. Une trentaine de Mauser, des paquets d'explosifs, charges allongées, outils, etc. Tout était prévu. Je retrouve l'emplacement de 4 canons de 37 qui, à 300 m, tiraient sur nos cloches.

Nous avons rempli notre mission résumée par nos devises:

«On ne passe pas»
«La Nord résiste et mord»

II. Effets sur le personnel du bombardement par avions de Casemate Nord d'Oberroedern.

La casemate soumise déjà à plusieurs reprises à des bombardements intenses d'artillerie de moyen calibre avait résisté de telle sorte que la confiance dans le béton était entière chez tous.

Hors le stationnement dans les cloches où régnait l'insécurité au cours de ces bombardements, la vie inté-



Le fossé arrière de la casemate.

rieure continuait sans que le moral fût aucunement affecté pendant ces tirs.

Dans la journée du 20 juin, le personnel de l'équipage se trouvait en état d'alerte permanent. La casemate avait été la veille l'objet d'une tentative d'assaut facilement repoussée par les feux des FM de cloche et chacun était attentif à son poste de combat.

Soit $\frac{2}{3}$ de l'effectif aux armes:

20 hommes

Soit $\frac{1}{3}$ de l'effectif au repos:

10 hommes

Le personnel étant réparti:

Chambre de tir N.-O.

6 plus chef de casemate

Chambre de tir S.-E. 4

Cloche de mitrailleuses: 3

Cloche de guetteur O 2

Cloche de guetteur E. 2

Central téléphonique 1

Chambre de repos (1) 4

Chambre de repos (3 et 4) 3 plus 3

Crénaux de défense rapprochée 2

C'est dans cette situation que vers 15 h 30 la nouvelle de bombardements par avions sur l'ouvrage de Schoenenbourg et les casemates du bois de Hoffen me parvint par téléphone. L'impression recueillie auprès du chef de la casemate ouest du bois de Hoffen nous préparait à accueillir avec confiance un bombardement éventuel sur notre casemate.

Quelques minutes après cet échange d'impressions, nous étions sous le coup d'en juger par nous-mêmes.

La première bombe tombée dans l'enceinte communiqua à l'ensemble de la casemate une vibration «d'un

seul bloc» qui ne peut mieux être caractérisée que par l'expression du lieutenant Didier (G. 17) recueillie quelques instants auparavant: «On se croirait en bateau.»

D'ailleurs, nous n'eûmes pas le loisir de méditer sur ces effets, la deuxième bombe, en effet, était au but et le résultat fut tout différent.

Je me trouvais personnellement dans la chambre de tir N.-O., l'œil à la lunette du canon de 47 pour examiner le ciel où continuait à évoluer en toute quiétude les bombardiers ennemis. Soudain, une accélération de moteur au-dessus de nous, la plainte sinistre de l'avion qui pique ou de la bombe sur sa trajectoire et nous étions touchés.

De ma place, j'ai recueilli une impression d'écroulement quasi total.

Violemment rejeté sur le côté, je me trouvais dans l'obscurité. Au milieu d'un vacarme de courte durée (chute de munitions dans les casiers, chutes de caisses et de matériel divers), je distinguais les cris de panique de plusieurs hommes de l'équipage. Sans prendre le temps de la réflexion, je me précipitai au central téléphonique pour constater qu'il était déplacé de son siège et hors d'usage.

Des hommes, plus un seul n'était à son poste et tous, d'un élan instinctif, se bousculaient dans toutes les directions, cherchant à mettre leur masque pour parer à l'éventualité d'un danger d'intoxication.

En effet, à la poussière de béton et de plâtre se mêlait une âcre odeur d'explosif rendant l'atmosphère irrespira-

ble. L'instinct de chacun à cet instant était de gagner l'abri inférieur, sans doute pour y trouver un abri plus sûr.

Moi-même, persuadé que l'étage supérieur avait été atteint et ne résisterait pas aux prochaines bombes au but, j'engageai tout le monde à descendre, d'autant que les bombes continuaient à tomber dans l'enceinte, secouant toujours la casemate.

Visitant l'étage supérieur, je m'aperçus que l'armement ne semblait pas avoir souffert.

Rejoignant l'équipage au sous-sol, je fus surpris par une forte odeur de chlore et pensai à mon tour à une toxicité possible de l'atmosphère. Entre-temps, le groupe électrogène avait ramené la lumière et la ventilation (un ventilateur sur deux fonctionnait). Petit à petit, l'atmosphère se clarifiait et cette odeur disparut.

Je procédai aussitôt à l'appel de l'équipage regroupé sur mon ordre dans la chambre des ventilateurs. Le fait qu'il n'y avait pas de blessé détendit un peu les traits de tous et, dans la minute qui suivit, tout le monde reprenait son poste sans hésiter pour repousser l'assaut qui avait suivi immédiatement la chute de la dernière bombe.

Je ne peux mieux caractériser l'effet moral du coup malheureux qui frappa la casemate qu'en décrivant mes impressions propres sur le coup même.

Je ne me suis plus départi depuis cet instant et jusqu'à la fin des hostilités d'un manque de confiance dans le béton lequel ne me semblait pas à

l'épreuve des projectiles qui nous atteignaient. Je fus d'ailleurs confirmé dans ma conviction en constatant le soir même la brèche énorme créée dans le mur extérieur et qui amenait le jour dans la chambre de repos N.-O. de l'étage inférieur. Cette impression que je combattais chez tous était bien évidemment partagée par chacun, et au cours du bombardement du lendemain, je revis les mêmes figures atterrées dès que l'on entendit le premier moteur d'avion. A noter d'ailleurs que les secousses furent d'autant plus violentes le 21 que la casemate était déjà fortement atteinte. Par bonheur, aucun coup ne l'atteignit directement ce jour.

J'ai le sentiment que beaucoup de résolutions étaient prises et je vis plusieurs hommes de l'équipage prier et solliciter une autre protection que celle du béton.

L'effet physiologique fut moindre sur le personnel. C'est par miracle que les hommes couchés dans la chambre voisine de la brèche ne furent pas blessés. Une cloison en briques s'abattit sur les couchettes et ne fit que quelques bosses.

Cette cloison a d'ailleurs, à mon avis, brisé l'effet du souffle et fut leur sauvegarde.

A part les quelques cris de panique et les quelques gémissements qui suivirent l'explosion de la bombe, chacun put se ressaisir dans un délai très court.

Le plus caractéristique de l'effet physiologique et qui se constata dans

plus d'un local de la casemate... fut une violente colique générale qui n'épargna personne.

Je persiste, en conclusion, à prétendre que dans le cas particulier de la casemate Nord d'Oberroedern, une protection plus forte que celle du béton permit à l'équipage de sortir au complet des décombres au lendemain de l'armistice.

III. Considérations tactiques sur l'attaque allemande de la Casemate Nord d'Oberroedern

Dès le temps de paix et en notamment au cours d'exercices de cadres et sur le terrain, l'attaque rapprochée des casemates avait été particulièrement étudiée. J'avais personnellement été chargé d'étudier l'attaque rapprochée de la casemate nord d'Oberroedern.

En dehors du bombardement d'aviation et de l'absence de chars, le déroulement de l'attaque s'est produit exactement comme prévu.

I. A la faveur d'un terrain extrêmement coupé,

l'ennemi pouvait de Stundwiller gagner une base de départ totalement défilée à l'observation de nos cloches, ce qu'il fit dans la nuit du 18 au 19.

Nous fûmes dans l'impossibilité par défaut d'artillerie de faire appliquer sur cette concentration de moyens les tirs de CP et d'arrêt prévus de tout temps.

II. En ce qui concerne les faiblesses de l'ouvrage.

1. La faiblesse des cloches (cré-

neaux) était reconnue. En période de simple bombardement, il régnait déjà dans les cloches une insécurité gênant l'observation.

2. La rupture des transmissions aux premières bombes a été pour nous une surprise et nous avons, dès cet instant, été privés de toute communication avec l'extérieur.

3. En ce qui concerne la résistance du béton, j'avoue mon incompétence technique, mais j'ai été surpris de l'efficacité de la bombe tombée dans le fossé diamant. Coup certainement malheureux. Le projectile était une bombe de 1500 kg (renseignement allemand) lâchée de très faible altitude. Je dois reconnaître néanmoins que la protection assurée par le béton a été notre sauvegarde puisqu'il n'est pas tombé moins de 20 bombes de gros calibre dans le périmètre de l'enceinte.

III. L'attaque allemande s'est déroulée sur la face sud de la casemate.

Sur cette face, l'observation ne se recoupait pas avec celle de la casemate sud d'Oberroedern; tous les éléments d'intervalles qui devaient suppléer à ce manque d'observation et de feux étaient dégarnis par suite du départ de ces unités le 13 juin.

Le manque de feux de front et l'observation frontale rendus quasi impossibles par la destruction des créneaux et l'action de la base de feux allemande (canon 37, mitrailleuses 88 ou 100) ont permis l'abordage de l'enceinte.

H. V.